

L'ÉDITO

Pascal Martin

LES « BURNIES » SONT LE SIGNAL D'ALARME DU MONDE DU TRAVAIL

Quelque 28.000 Belges souffrent aujourd'hui du burn-out. Observé depuis une dizaine d'années chez nous, recodifié en 2016 par l'Inami, ce mal n'a de cesse de s'étendre. Nous avons tous dans notre entourage un burnie, pour reprendre le mot utilisé par Anne Everard, auteur d'un *Guide du burn-out* nourri de son expérience personnelle. Les signes annonciateurs sont connus : fatigue persistante, troubles du sommeil, perte de la concentration et/ou de l'humour, etc. Progressivement, l'épuisement gagne le physique et le psychique. Les « piles sont plates ». La machine humaine « crame » de l'intérieur. Elle se met à l'arrêt. Il faut parfois des années pour surmonter un burn-out.

Si cette pathologie n'est toujours pas reconnue comme maladie du travail, elle n'en trahit pas moins le rapport douloureux que peut avoir l'homme avec son activité. Elle en est le prurit. Est-ce la faute à la libre concurrence qui impose à l'entreprise de faire travailler toujours plus ceux et celles qui la font vivre au mépris de la santé ? Sommes-nous victimes de nos éducations, de nos ambitions, de notre hyperconsommation ? Courons-nous à notre perte à trop courir derrière les nouvelles technologies ?

Les réponses à ces questions sont aussi nombreuses que clivantes. Mais le phénomène qu'elles interrogent, lui, est bien réel. Oui,

la relation de l'homme au travail, et partant au sentiment d'« utilité sociale », est en crise. La question n'est toutefois pas de savoir si nous travaillons plus dur que les générations précédentes, mais bien de comprendre pourquoi le travail et son milieu dégagent aujourd'hui une nocivité particulière.

« Oui, la relation de l'homme au travail est en crise »

Ce problème doit être pris à bras-le-corps. Il n'est pas normal qu'une société qui affirme vouloir le bien des siens s'accommode d'une telle déperdition de talents et d'énergie. Sans parler du coût que cela représente pour la sécurité sociale.

La réponse passe par la capacité de chacun à prendre son destin en main. Le succès de tout ce qui touche à la quête de sens, l'aspiration d'une certaine jeunesse à vivre autrement la relation vie privée/vie professionnelle et bien d'autres choix existentiels attestent de ces résistances individuelles.

Mais sans doute le signal majeur doit-il venir de l'autorité publique. C'est à elle de faire en sorte que le système ne broie pas ceux qui le servent. Or, ces dernières années, au motif d'équilibrer les comptes et de pousser les Belges à travailler plus longtemps, l'humain a trop souvent été oublié dans le monde du travail. Cet oubli ne peut expliquer à lui seul la flambée de burn-out à laquelle on assiste aujourd'hui. Mais il y contribue indéniablement.